



La brasse indienne

Ola Bauer



Gaïa

La brasse indienne

Ola Bauer

Traduit du norvégien par Céline Romand-Monnier

Oslo, 1957. Après cinq années à la pension pour enfants difficiles, Tommy revient chez sa mère Lister, une peintre qui fut avide de lumières avant de sombrer dans le mutisme, et chez l'oncle Robert, ancien pilote pendant la guerre, qui n'a plus que les motos et le speedway dans la vie.

Tommy a survécu à la pension, et à la trahison. Il est un guerrier, un outsider qui ne craint rien. Prêt à se convertir en VRP de la moufle Kari, pour les beaux yeux qui lui ont donné son nom. Prêt aussi à plagier Hemingway pour gonfler sa moyenne en littérature.

Les années cinquante vont bientôt céder le pas aux swinging sixties, Tommy se prépare à prendre congé d'une époque, et d'une ville. *Be-Bop-A-Lula*.

Le Norvégien **Ola Bauer** (1943-1999) fut un écrivain et un journaliste iconoclaste. Il nourrit ses romans de son affection pour les marginaux, et de sa vision corrosive des réalités difficiles. Son travail a été récompensé par plusieurs prix littéraires.

« *Dans les pas des auteurs de la Beat Generation, Kerouac et Bukowski en tête, l'iconoclaste Ola Bauer fait preuve d'une vitalité linguistique époustouflante.* » *Politiken*

Avec l'aide du programme Europe
Creative de l'Union européenne.



La brasse indienne

du même auteur
chez le même éditeur

La nébuleuse de la Tête de Cheval (2015)

Ouvrage traduit avec l'aide de NORLA, Stockholm.

Ouvrage traduit et publié avec l'aide du programme
Europe Creative de l'Union européenne.



Ola Bauer

La brasse indienne

traduit du norvégien par Céline Romand-Monnier

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Svartefot

Illustration de couverture :
© Janka Dharmasena / Thinkstock

© 1995, Forlaget Oktober A/S.
© Gaïa Éditions, 2016, pour la traduction française.
ISBN 13 : 978-2-84720-705-7

I

Cinq années au Pensionnat pour Enfants difficiles avaient fait de Tommy une bonne personne au nez dévié, qui laissa son Luger à la maison avant de partir pour son premier jour de classe hors des barreaux, ce qu'il qualifiait de sursis, avec une chanson débridée dans la tête et un sourire sardonique sur ses lèvres sèches. Au Pensionnat pour Enfants difficiles, les parents payaient cher pour ne pas avoir à voir leurs gosses, mais aussi pour qu'ils aient de bonnes notes, solution satisfaisante pour toutes les parties, notamment les enfants difficiles. Ce qui expliquait pourquoi, à l'automne 1957, quand le roi Haakon était sur son lit de mort, Tommy, anciennement Tom, pour ne pas dire Petit-Tom, franchit le portail de l'école avec un carnet de notes étincelant dans son cartable, ignorant que c'était plouc d'avoir un cartable et que, sous l'influence du marché libre, la jeunesse scolarisée d'alors utilisait des galettes de toile et de plastique appelées *bag*. Son carnet de notes étincelant contrastait fortement avec sa réussite scolaire effective, qui le qualifiait pour une filière insistant surtout sur le concept négativement connoté de « quelque chose de manuel », autrement dit Tommy portait en lui un honorable ouvrier de l'industrie ou un artisan de talent. Et Tommy aurait bien voulu faire « quelque chose de manuel » mais étant né avec des gants de boxe aux mains, il devait faire « quelque chose d'intellectuel » à la place. Il n'en restait pas moins un véritable Indien siksika, fils de Lister qui, jusqu'à cinq ans plus tôt, avait considéré comme la mission de sa vie d'aider le soleil à monter dans le ciel, mais s'était depuis convertie aux ténèbres muettes.

Il longea d'un pas nonchalant le couloir frais, inhala l'odeur de gommes et de moignons de craie historiques, passa gaiement la main sur la rangée de potences pour

adolescents, aujourd'hui vides et astiquées, murmura *Be-Bop-A-Lula* une dernière fois, ouvrit la porte bleu pistolet de la salle de classe et resta sur le seuil à basculer sur ses talons.

Il avait survécu à deux guerres, Helga et la pension. Il voyait la vie en rose.

Il effaça sa marque de fabrique, le sourire sardonique, et en adressa un aimable, plombé de noir, à l'assistance que constituait la classe de seconde Anglais, des garçons et des filles de son âge aux visages en partie beaux qui l'observaient, dans l'expectative. Tommy chassa de l'ongle un peu de pollen sur l'épaule rembourrée de sa veste de gabardine, nota des gloussements bas, libéra d'une secousse sa lourde banane à la Gene Vincent, entreprise architecturale érigée à la pommade Bryl pure le matin même, se défit de son cartable bleu et s'assit au seul pupitre libre, tout devant, bord à bord avec celui du prof. Il s'y trouvait à un mètre environ de ses verres de lunettes épais et ne tarda pas à remarquer les poils roux touffus de ses narines, qui évoluèrent en plantes carnivores avant que l'homme lui demande, dans un dialecte du Vestlandet marqué, comment il s'appelait, Tommy lui tendit la main par-dessus son pupitre, le prof hésita avant de la prendre et Tommy comprit pourquoi, car il se retrouva à serrer un petit lieu noir crevé.

Tommy l'avait déjà vu. Tommy l'avait déjà entendu. C'était le poète, la personnalité de la culture surnommée le Prodiges.

– Appelez-moi Tommy.

Les gloussements épars galopèrent ensemble vers un rire libérateur, qui s'éleva en un rugissement à l'unisson auquel le Prodiges coupa court d'un bref geste latéral du tranchant de la main.

Ils n'avaient jamais dû voir d'Indiens siksikas. Ni de costume en gabardine bleu ciel à taille élastique. Ils ne savaient pas qui était Gene Vincent. Ils ne portaient pas

de chemises à carreaux vertes avec une cravate rouge. Ils n'avaient pas le nez tordu, marque de noblesse des Siksikas, petite irrégularité qui permettait aux Siksikas du monde entier de se reconnaître, de se faire un signe de tête en chuchotant le mot de passe classique : « Mort à Pied-de-Cerf* », avant de passer discrètement leur chemin, en sachant qu'ils n'étaient pas seuls derrière les lignes de l'ennemi. Ils n'étaient pas nombreux, mais ils étaient dangereux.

Pris sans doute d'un besoin immédiat de tester les connaissances de Tommy, le Prodiges lui demanda quelles prépositions allemandes régissaient l'accusatif et le datif.

– N'est-ce pas une seconde Anglais ? s'étonna Tommy en ouvrant le plumier en bois éculé qui, en attaque comme en défense, l'avait fidèlement suivi pendant les années de pensionnat où il s'était agi de survivre.

– *An, auf*, fit le Prodiges en jetant par la fenêtre un regard sur ce jour de fin d'été qui, dans la soirée, s'emplirait de velours noir, et pourrait alors se transformer en un poème automnal avertissant que le bonheur vide était sur le déclin, qu'il était temps d'éliminer la fange de ses yeux, que la gravité de la vie attendait et que l'ennemi ne dormait jamais.

– *Hinter, in, neben, über, unter, vor, zwischen*, déclama une voix aiguë au dernier rang et le Prodiges souffla avec agacement sur les poils de son nez, Tommy se retourna, se pencha, regarda derrière lui les rangées de pupitres, et, tout au fond, contre le mur ocre fraîchement repeint, une tête inquiétante dépassa, lui fit signe, Tommy aperçut la Mort, qui en avait tout l'air, un porteur de maladies fatales, joues creuses, blafardes, ailes d'hirondelle sous les yeux et grenade en guise de pomme d'Adam.

Le Prodiges claqua doucement la langue. Sa force, c'était le silence. Il se leva avec une lenteur extrême, presque menaçante, se dirigea vers la fenêtre, s'y posta dos à la classe

* Personnage des romans d'Edward S. Ellis. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

et laissa les gloussements sporadiques s'éteindre. Puis il pivota vivement sur son talon gauche et, à la manière des gens du Vestlandet, à savoir les bras croisés et la jambe gauche courbée, à la traîne, frottant imperceptiblement, il partit le long de la rangée du milieu, vers la Mort, qui, les yeux braqués sur son pupitre, ne put qu'entrevoir la partie inférieure de ce corps dégingandé approcher et s'immobiliser devant lui. La Mort fixa d'un œil mi-clos l'ourlet de la blouse d'enseignant grise qui arrivait aux genoux du Prodige. Une minute s'écoula. Deux minutes s'écoulèrent. Le silence était au bord de l'explosion. La sensation d'étouffement se répandait dans la classe. On respirait de l'oxygène de réserve.

La Mort dut capituler. Il leva les yeux. Ce fut tout. Le Prodige retourna au tableau.

Lors de la première récréation de l'année, on mit Tommy dans les cages de handball à cause de son nez. D'inclination, Tommy était coureur de moyenne distance et, sur la piste du pensionnat, il avait ce printemps-là fait le 800 mètres en 2'10, distance inhabituelle chez un adolescent de seize ans, mais temps qui eût écarquillé les yeux des traqueurs de talents, lui donnant accès au milieu sain à cœur de l'athlétisme d'Oslo, il n'y avait toutefois eu de témoins que Gulliksen, et, au Pensionnat pour Enfants difficiles, le 800 mètres en 2'10 n'était pas un objet de fanfaronnade quand les héros s'appelaient Gene Vincent et Caryl Chessman et que la capacité à courir était perçue exclusivement comme un moyen de s'extraire de la société quand il n'y avait pas de voiture à proximité. « 2'10, ça ne te mène pas loin, observa Gulliksen. – Ça me mène à 800 mètres », rétorqua Tommy.

Mais il allait maintenant entrer dans la société. Il prit le poste de gardien de but sans sourciller. Et tout le monde sourit, les filles aussi, surtout les filles, quand la Vie, un

garçon de cent cinq kilos, ne bondit pas, mais resta planté sur sa pointure quarante-sept devant le soi-disant mur qui, chat échaudé, se scinda dès qu'il fit mine d'envisager de lancer le ballon, un ballon en caoutchouc dur, dans la direction du nouveau, le type en costume de gabardine bleu ciel, élastiqué à la taille, qui semblait s'ennuyer entre les poteaux à damier noir et blanc des buts, personne ne savait qu'on lui avait déjà tiré dessus, et la Vie rit joyeusement à part soi, car c'était là son morceau de bravoure, en plus de la bombe du dix mètres à la piscine de Frogner, qui projetait de l'eau chlorée jusqu'aux tasses de thé des touristes du Herregårdskroa, et la Vie leva son fameux marteau, la Vie n'allait pas placer le ballon, il visait Tommy, il allait juste tirer pour anéantir toute résistance, la Vie fit feu de son projectile, Tommy se mit en formation d'étoile, le murmure plein d'attente se tut, les sourires s'effacèrent, le soleil se coucha et les filles se détournèrent, quand il se prit le ballon dans les ballots, ou comme il l'estimait lui-même, quand il arrêta un ballon simple, mais dur, de l'aine, et pendant quelques secondes, tout devint écarlate et des irradiations de douleur incandescente se propulsèrent jusqu'aux îlots les plus reculés de son corps, mais il ne cria pas.

Il ne se cassa pas en humiliante position fœtale, il devint blanc autour des yeux, ravalait du fer, mais força un sourire sardonique, ramassa le ballon de ses mains engourdis, le renvoya à la Vie, qui, pantois, le laissa rouler ; il avait la réputation d'écrémer les effectifs de gardiens de but ambitieux à l'artillerie lourde. Soudain, la Vie était réduit à un amas de chair désemparée ayant perdu son meilleur atout : le tir le plus violent d'Oslo niveau lycée. Et il n'y eut que la Mort pour rire.

De ce point de vue, Tommy ressortit de sa première journée de cours avec un match nul en poche : une défaite en prépositions allemandes, mais une victoire bien plus importante en tant que gardien de but, en tant que premier

choix évident pour l'équipe de handball de la classe ; deux spectateurs de terminale qui se trouvaient là prirent note de l'événement et le téléphone arabe put informer qu'un garçon qui venait d'arriver en seconde Anglais avait arrêté un but de la Vie avec ses roubignoles.

On eût pu croire que la Vie se mettrait à haïr Tommy, que ce monstre de la chambre close, à l'allure si singulière et à la conduite si intrépide sur l'échafaud, serait une flèche dans les chairs de la Vie, mais la Vie ne pensait pas en ces termes. Et puis, déjà en classe, la Mort avait signalé que le nouveau méritait peut-être d'être mieux connu, qu'il pouvait peut-être devenir un allié dans la lutte pour l'existence.

Tommy s'adossa au portail de l'école, sortit un paquet de vingt Frisco, en éjecta une d'une chiquenaude, l'alluma avec son briquet Ronson, l'un des nombreux accessoires qui remontaient à la grande époque où son père avait été collaborateur et délateur pendant la guerre, et expulsa un rond de fumée provocateur vers le Prodiges, qui descendait la pente, déjà élevé au-dessus de sa besogne quotidienne, et avançait en effet les semelles levées, sur les talons, démarche sans doute atavique qui trouvait son origine dans la transhumance des moutons sur les versants abrupts du Vestlandet depuis des temps immémoriaux, talon d'abord, dans le sol, reste du long corps maigre incliné en arrière jusqu'au cou, tête finement ciselée en contre, projetée en avant, regard droit sur les mocassins d'Aurland sans pièce de dix øre dans la fente*.

Il était coiffé d'une casquette enfoncée jusqu'à la monture de ses épaisses lunettes de lecture, dont il n'avait à proprement parler pas besoin, mais qu'il employait comme filtre contre le quotidien assassin, filtre derrière lequel il

* On prête diverses significations à la pièce de dix øre glissée entre lanière et empeigne. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle signalait qu'on faisait partie de la Résistance, en temps de paix elle pouvait indiquer que l'on était fiancé.

pouvait composer ses poèmes, filtre qui ne laissait passer que le strict nécessaire.

Tommy le dévisagea en lâchant encore un rond de fumée gras. Il gageait que, dès l'instant où la cloche sonnait, le Prodige cessait d'être un pion de l'École norvégienne. Il devenait le poète, chroniqueur, critique littéraire et commentateur politique, qui pour l'heure évoluait d'un pas très tâtonnant à la frontière minée entre parti communiste de Norvège et parti travailliste. Le Prodige passa devant Tommy. Il pénétra dans l'ample rond de fumée de Tommy sans réagir, car, bien sûr, il était désormais au-dessus d'occupations triviales et vécilleuses comme prendre les élèves à fumer dans la zone non autorisée.

Derrière lui arrivèrent la Vie et la Mort, presque main dans la main, leurs sacs brimbalant, l'un grand et gros, l'autre maigre et voûté, l'un rubicond, l'autre blême, avec chacun son sourire, blanc, brun. Ils s'arrêtèrent devant Tommy, qui n'avait pas l'intention de bouger avant d'avoir terminé sa cigarette. Tommy considéra avec inquiétude les jointures colossales de la Vie et leur offrit un rond de fumée chacun, mais ils gardèrent le sourire. En haut comme en bas, celui de la Mort était encadré de caries au collet dentaire, sa langue était brune de nicotine.

– On va boire une bière au Larsen ? proposa-t-il.

– Je ne bois pas.

Tommy parlait comme s'il avait passé sa vie dans le ruisseau et était maintenant, à l'âge mûr, parvenu à la conclusion qu'il existait d'autres valeurs que les drogues, que la réalité était une ivresse suffisante. Et, en effet, c'était la conclusion à laquelle il était parvenu.

Ils remontèrent à travers la ville, dépassèrent les courts de tennis du Frognerpark, où des gens hâlés à la voix forte et à la nuque courbée se rencontraient pour une compétition pacifique.

– La Vie remporte toujours son service, observa la Mort.

La Vie acquiesça. Un smash non lifté fila par-dessus le grillage. Tommy ramassa la balle et la mit dans sa poche. La Mort sourit. La Vie rit.

Presque à regret, Tommy se rendit compte qu'il était en train de se faire deux amis, à regret parce que, dans la vie, il avait jusqu'à présent mené une course tendue et solitaire sur un poney islandais invisible, qu'il avait fouetté aux cinq allures, jusqu'au grand galop, droit au travers de couchers de soleil risqués, sans se retourner, sans se retourner pour faire signe à l'infidèle géante islandaise qui, ces dernières années, avait jugé bon de s'installer au Spitzberg avec l'ami tout aussi infidèle de Tommy, l'écrivain le Moine. Mais cela lui avait donné de la force. Seul, il survivait à tout. Seul, il voyait tout. Il n'avait pas à partager avec quiconque. Seul, il se retrouvait au plus près de la réalité. Et il ne portait pas de lunettes.

Il s'était plu au pensionnat et regrettait profondément qu'il n'y ait pas de lycée. Au pensionnat, tout le monde parlait fort pour maintenir la chaleur. Chaleur dans laquelle il se trouvait désormais, hors des barreaux froids mais honorables. Et il entendait très sérieusement faire son entrée dans l'existence normale trépidante, en tirer le meilleur parti, noter et enregistrer comme avant, mais aussi examiner les possibilités de devenir comme les autres, donc plus ou moins de ne faire qu'un avec les gens qu'il voyait au quotidien, dans la rue, à l'épicerie, au parc, écouter, afin de faire un usage acceptable de sa voix, étudier la gestuelle, les mimiques, le langage corporel, les intégrer, les faire siens. L'entreprise ne paraissait pas impossible. Tout dépendait de lui.

Sa rencontre avec son prof principal, le Prodige, n'avait pas été encourageante. Mais Tommy avait égorgé de plus gros cochons. Le Prodige pouvait disparaître. Le Prodige pouvait se faire écraser, tomber d'une fenêtre, manger une amanite vireuse ou faire un faux pas sur le port lors d'une

de ses flâneries, rester sur le talon gauche, dans l'ardeur d'un poème de combat si puissant et intransigeant que c'en était trop pour son équilibre nerveux et qu'il basculait tout bonnement du quai, tombait dans le vert des égouts, avec sa casquette mal ajustée en guise de bonnet de bain, puis coulait droit au fond, comme la plupart des gens de l'Ouest, qu'ils soient du Vestlandet ou d'Islande, les gens de la mer donc, pensait Tommy, qui avait grandi avec des gens qui ne savaient pas nager, et rien ne laissait entendre que le Prodiges savait évoluer en eaux profondes avec les voies aériennes ouvertes.

Les possibilités étaient multiples. Il avait rencontré la Vie et la Mort. Ils lui parlaient. Ils souriaient, hochaient la tête, riaient et gesticulaient. Le chemin était long jusqu'à eux, plus de 800 mètres, et cela lui prendrait plus que 2'10. Ils faisaient partie d'un autre monde. Mais ce monde pouvait se conquérir.

Ils entrèrent au Larsen, qui servait de la bière à quiconque était assez grand pour atteindre le comptoir, mais de toute façon, quand la Vie présentait sa requête d'une voix rauque en remuant avec des mains qui auraient pu tenir huit chopes chacune, personne n'osait lui refuser un demi-litre d'export blonde.

– Un café noir, commanda Tommy.

La Mort voulait une bière.

La Vie demanda à Tommy ce qu'il voulait faire plus tard et il répondit qu'il aimerait bien être boutefeu et la Mort ne rit pas et la Vie vida sa chope en une demi-gorgée et déclara qu'il voulait être coiffeur pour dames.

– La Vie aime bien les dames, expliqua la Mort.

– C'est pourquoi je voudrais être coiffeur pour dames, renchérit la Vie.

Tommy hochait gravement la tête.

– Au fait, je m'appelle Leif, précisa la Vie. La Mort s'appelle juste la Mort.

– Moi, je serai pilote, annonça la Mort. Ou plombier.

– Mon beau-père volait, dit Tommy. Robert volait pendant la guerre. Maintenant il fait du speedway à Dælenenga.

La Vie alla au comptoir.

– Sa mère est politicienne au parti travailliste, commenta la Mort. Elle n’apprécie pas les projets d’avenir de son fils. « Toutes les chances s’offrent à toi, dit-elle. Moi, je n’en avais aucune. J’étais vendeuse chez Freia. Maintenant je suis politicienne. » Et dès que sa mère le touche, la Vie se transforme en ballon de baudruche. Je l’ai vu. Il devient du néant. Il devient léger. Elle le hisse sur son petit doigt, le tient au-dessus de sa tête. « Non, dit-elle. Mon fils ne deviendra pas coiffeur pour dames. Moi vivante, jamais. » Puis elle vide la Vie de son air et il disparaît. Hein ?

– Ta gueule, fit la Vie, qui s’assit, ouvrit la main et en libéra deux pintes de bière.

– Maintenant, on est trois, remarqua la Mort. Maintenant, personne ne peut nous faire la peau.

– Je ne sais pas, dit Tommy. Je ne sais pas si nous sommes trois.

– Il faut que tu enlèves ton costume, là, Tommy, conseilla la Vie. Ce costume, là, n’ouvre aucune porte, Tommy, hein. Sinon t’en auras pas, t’auras pas de schnock.

– Schnock ? fit Tommy.

– La Vie va acheter du vermouth au Vinmonopol, du Wittusano. Tu sais ce que ça veut dire en finnois, *wittu* ? demanda la Mort.

– Souris, gémit la Vie.

– Souris ? fit Tommy.

– Tu es le premier à avoir arrêté un but de la Vie avec les couilles, observa la Mort.

– J’ai des testicules de pierre, répondit Tommy.

– Moi, j’ai jamais baisé, mais la Mort si. Super schnock, soupira la Vie.

– Tu ne peux pas t’appeler la Vie avant d’avoir baisé,

dit la Mort. La vie n'est qu'une gigantesque chatte. Tommy va être boutefeuf. Il va la faire sauter, cette chatte. Pas vrai, Tommy ?

Tommy secoua la tête.

– Non, chuchota-t-il. Ce n'est pas ce que je vais faire. Il ne faut pas la faire sauter. C'est une rose. Qu'il ne faut jamais cueillir.

La Vie et la Mort se regardèrent.

– C'est un temple, ajouta Tommy.

La Vie abattit sa main sur la table.

– Non ! C'est pas ça, le truc, le truc, c'est qu'il se trouve que certains coiffeurs pour dames sont des tantouses, hein ? C'est pour ça que les femmes ont confiance, pas vrai ? C'est pour ça qu'elles se penchent en arrière, qu'elles croient être entre des mains sûres... et moi, je me tiens là... Leif... Leif le coiffeur, le beau Leif, pas vrai, et je parle tata, hein, en blouse rose, hein, je coupe et je coupe, et elles croient être entre des mains sûres, hein, mais elles ne le sont pas, elles sont entre des mains dangereuses, hein, et j'ai le pilier dressé comme... comme...

– L'Everest, compléta la Mort.

– Sous ma blouse rose et quand elles comprennent enfin que je ne suis pas une pédale, il est trop tard, parce que j'ai mille volts au bout de mes doigts manucurés, mille volts, Tommy, et elles se prennent des décharges, elles sont clouées sur place, leur schnock se dilate et transpire, et j'ai une arrière-salle, hein, un petit canapé, non, un grand canapé, un canapé-lit, j'ai un foutu canapé-lit dans mon arrière-salle, hein, et je suis à poil sous ma blouse d'homo rose, bon sang de bon Dieu...

– Bon, allons à la piscine de Frogner, proposa la Mort.

La Vie se leva et pilonna la table en formica de la main.

– Et alors, j'insère le tuyau, Tommy. Et alors, j'insère le tuyau.

– Pourquoi tu ne fais pas plombier ? s'enquit la Mort.

– Bon, allons guigner du schnock à la piscine de Frogner, dit la Vie.

Ils allèrent à la piscine de Frogner et Tommy loua un maillot de bain municipal qui aurait pu cacher la plus grande gaule du monde – 45,72 centimètres – entre des mains égyptiennes, apparemment, mais, après deux mois à la campagne, il était noir de bronzage, contrairement à la Mort, qui, ayant une réputation à tenir, était grisâtre et s’installa au soleil dans les tribunes, en pantalon noir et chemise noire, il retroussa toutefois ses manches, puisqu’il était dehors, dans la nature, alluma sa vingt-troisième Blue Master de la journée et lança des regards perçants aux filles, ne les déshabillait pas, mais se gravait en elles, et Tommy se disait que c’étaient des étrangères dans la ville, que c’étaient des réfugiées hongroises avec des traces de sang derrière elles ou peut-être de mystérieuses Skogfinner venues vendre de la tourbe en ville, qui s’étaient pris une cuite et se retrouvaient maintenant fauchées et incapables de communiquer sur le banc du haut de la piscine de Frogner, à regretter à la vue des cinquante mètres d’eau chlorée les mille lacs de leur pays d’origine, car Tommy avait du sang finlandais dans les veines et Lister lui avait raconté que ce sang finlandais avait sauté quelques générations pour s’implanter en lui, telle une maladie héréditaire, incurable, qu’il savourait, choyait. En réalité, je suis finlandais, pouvait-il dire, et ainsi tout était excusé. « On va t’envoyer dans un foyer pour Finlandais, alors », avait un jour lancé Lister.

– Je déteste le soleil, déclara la Mort. Mais les filles sont là.

Il plissait les yeux, fumait, reniflait. Et les filles étaient au soleil, cambrées, hâlées, elles riaient, elles hurlaient, les lèvres retroussées, avec d’innombrables dents blanches en long et en large de leurs grandes et jolies bouches. Tommy était d’orientation orale. Il était porté sur les bouches de femmes.

– Voilà les demoiselles Arc et Flèche, poursuivit la Mort en propulsant un mégot vers le soleil.

Et les demoiselles Arc et Flèche, de la filière Sciences, étaient, dans la mesure du possible, encore plus belles, encore plus cambrées, encore plus blondes et souples que les autres, riant constamment, elles se coulaient sur le béton humide comme des élues de la gent féline ; mais personne ne savait rien de l'attraction principale du jour, ni les bons vivants allongés au bord de l'embouchure fétide du Frognerbekk, qui se prélassaient avec leurs bouteilles de bière, ni les colverts empoisonnés au pain, qui allaient et venaient de l'étang au ruisseau, leurs canetons empoisonnés au pain à la traîne, ni non plus les touristes américains coiffés de seyants chapeaux de paille de la côte ouest, Rolleiflex autour de leurs cous impeccables, qui traversaient d'un pas dynamique le Vigelandsbro au petit trot, en échangeant des exclamations enthousiastes, ni encore les retraités qui prenaient du bon temps au Frognerparken kafé, époussetaient les miettes de fromage de leurs genoux en envisageant de boire une gorgée de café, non, personne ne savait rien. Tommy cependant sentait que quelque chose se tramait, il n'entendait pas, mais sentait un faible grondement, comme si l'atmosphère avait capturé une pensée et la redistribuait à un petit cercle d'initiés.

Il se tourna vivement pour voir la Vie grimper sur la tour de plongeon, avec maladresse, lenteur, dans un maillot de bain Tarzan bien trop petit qui dissimulait le mont Everest. Il avait l'air échappé d'une bande dessinée et ceux qui le remarquaient espéraient seulement qu'il ne dégringolerait pas, les maîtres nageurs ne se fendirent pas de la moindre chiquenaude pour relever leurs bobs, ne se donnèrent pas la peine d'ôter leurs lunettes de soleil, de glisser le sifflet dans leur bouche pour pousser un sifflement d'avertissement. La Vie sortit de son champ de vision et Tommy donna un coup de coude à la Mort, qui déporta à contrecœur son

regard des demoiselles Arc et Flèche au dix mètres, et le bruit devint alors bruit lourd et claquant, c'était le bruit d'un être qui ne se laissait arrêter par rien, ni murs ni panneaux d'interdiction, ni encore ballons, rêves ou coups de sifflet, des chocs pesants indiquaient que quelque chose de grand se préparait sur le tapis tressé rouge qui courait d'un bout à l'autre du plongeoir, quelque chose de grand qui allait restaurer l'honneur perdu de boulet de canon du handball de la Vie ou son honneur perdu en général, qui était aussi lourd et ingérable que la Vie même, et Tommy assista à sa deuxième éclipse solaire, une soudaine grisaille se déposa sur cette chaude journée de fin d'été lorsque la Vie se jeta vers le rêve inaccessible, l'inaccessible point où intérieur et extérieur étaient en équilibre, cent cinq kilos de chair face à autant de chaleur, ou la Vie contre tous, la Vie contre le soleil, pas droit devant, pas droit vers le bas, mais droit vers le haut, vers le foutu soleil, et il s'éleva et le ciel s'obscurcit et toutes les créatures terrestres se turent, car la Vie était devenu le fils illégitime d'Icare, constitué d'amiante rose, et nul ne pouvait lui faire la peau, nul ne voulait lui faire la peau, et la Mort grogna de contentement et la Vie resta là-haut pendant une éternité, il resta en suspens devant le soleil, tel un gigantesque écureuil volant, bras et jambes étirés vers les quatre coins du monde, il défiait le soleil, il empoignait le soleil, il le pressait contre sa poitrine, la Vie trouva son équilibre, il fallait un soleil pour cela, c'était la réception de ballon de l'année, il ne restait qu'à l'envoyer dans les buts, où ne se trouvait pas Tommy, la Vie changea de prise, déplaça le soleil dans sa main droite, mais le soleil lui glissa de la main, il fila, la Vie se recroquevilla, la Vie devint bombe, la Mort, qui avait peur de l'eau, se cacha derrière Tommy au moment où la bombe explosait, et l'eau gicla jusqu'au Herregårdskroa et tout était trop tard. Le soleil en avait réchappé. La bombe avait explosé, le maître nageur avait avalé son sifflet de travers. Vengeur,

le soleil brûlait. Les jolies jeunes femmes rouvrirent leurs jolies grandes bouches et éclatèrent de rire comme s'il ne s'était rien passé. La Mort alluma une Blue Master blanche. La Vie sortit du bassin et l'eau retrouva son niveau normal. Sifflet à la bouche, quatre maîtres nageurs approchèrent de la Vie, mais hésitèrent, s'arrêtèrent quand le criminel se révéla mesurer un mètre quatre-vingt-douze. Ils haussèrent leurs épaules tombantes, recrachèrent leurs sifflets, remontrèrent leurs lunettes d'un geste et retrouvèrent la belle vie sur leurs chaises, mais, les épaules et les genoux enflammés, la Vie affichait un large sourire, un sourire aussi large que le lui permettaient sa petite bouche et ses dents courtes et régulières, et plusieurs filles, parmi lesquelles les demoiselles Arc et Flèche, le regardèrent d'un air admiratif, et, de joie, ses yeux ronds bleus menacèrent de quitter leur orbite quand elles se coulèrent vers lui, et la Mort bâilla, écrasa sa cigarette, se leva, expliqua à Tommy qu'il avait des intérêts auxquels veiller et descendit vers le bassin.

Car la Vie ne savait pas parler aux filles, il savait risquer sa vie, plonger de l'Everest, lancer un petit ballon plus loin que quiconque à Oslo, soulever une Coccinelle, sourire, rire, pleurer, mais il ne savait pas parler aux filles. Quand une fille, n'importe laquelle, s'arrêtait devant lui, lui adressait un sourire séducteur, ouvrait la bouche et lui demandait quelque chose, n'importe quoi, c'était incompréhensible. Il ne pouvait pas répondre. Il restait planté là, son sourire bienheureux aux lèvres, et la fille réitérait sûrement sa requête, mais la Vie restait planté là, immobile, les yeux ronds, planté là encore et encore, et ça ne pouvait pas continuer ainsi et le voilà qui était au bord de la piscine, le héros du jour, et devant lui se tenaient les demoiselles Arc et Flèche et mademoiselle Flèche était si jolie qu'elle ne disait rien, mais mademoiselle Arc lui demandait maintenant pour la deuxième fois s'il était en seconde Anglais, et il n'était pas ne serait-ce qu'à proximité de pouvoir répondre. Il avait

survécu à sa périlleuse tentative de capturer le soleil. On aurait pu écrire des romans sur une entreprise pareille. Il avait la tête pleine de lettres, mais c'étaient celles d'un alphabet brisé. Aucun mot n'était créé. Aucune réflexion pensée. Les lettres tourbillonnaient en apesanteur dans le vide de la capsule spatiale qu'était actuellement la tête de la Vie. La Mort arriva alors, tel un sauveur dans la détresse ou le voleur du voleur, noir de pied en cap, les avant-bras blancs, une cigarette qu'il venait d'allumer à la commissure légèrement gercée de ses lèvres, il fit un sourire en coin, avec ses nombreuses caries de collet, passa un doigt noueux dans ses cheveux bruns fins, et avait l'air si inquiétant que même mademoiselle Flèche inclina la tête, et il savait parler, parler, parler, ajouter un haussement d'épaules là où il fallait, produire un toussotement creux en réponse à une repartie vive de mademoiselle Arc et, la seconde suivante, complimenter mademoiselle Flèche sur le choix de son vernis à ongles, ajouter qu'il lui seyait au teint, sans que cela parût artificiel, c'était inné. Tout le monde a un talent, qui ressort quelque part, celui de la Mort était l'éloquence. C'était un authentique dompteur de mots.

La Mort se trouvait là, avec, apparemment, deux jolies jeunes femmes intelligentes sur son hameçon enflammé et la tête pleine d'arrière-pensées, faisait rapidement le tri, pendant qu'il parlait, psychologisait, étudiait les attitudes, les préjugés, lisait les mimiques, planifiait où placer le coup décisif, planter l'hameçon dans le point sensible, de façon à ce que l'ardillon tombe sur de la substance, du cartilage, des arêtes ou des muscles, suite à quoi il pourrait œuvrer lance levée. La Vie déambula jusqu'à Tommy, s'assit sur la marche au-dessous de lui et se gratta le ventre. Tommy se leva et lui tapota la tête.

- On se voit demain, Leif.
- Leif ? fit la Vie en levant les yeux.
- Demain, Leif.

Tommy descendit jusqu'au bassin, plongea, se fonda par réflexe dans son singulier crawl d'Indien, la version siksika, bras droit sous l'eau, bras gauche au-dessus, contrairement aux Sioux, Apaches et Cheyennes, qui nageaient les deux bras sous la surface. Il soufflait sous l'eau, balançait son bras gauche vers le haut et l'avant, tout en inspirant dans le petit remous derrière son épaule droite, pagayait aussi régulièrement que possible des pieds, puis soufflait de nouveau vers le fond vert. Il faisait des longueurs rapides dans ce style foncièrement personnel, que son ex-ami le Moine, désormais ennemi déclaré, lui avait enseigné deux guerres auparavant. Le Moine ne savait pas nager, mais il avait vécu en Alaska. Il fallait bien que le Moine lui ait laissé quelque chose et ce devait être une chose que cet homme ne savait pas faire, à savoir nager mille mètres en crawl d'Indien siksika dans la piscine de Frogner. Tommy le fit en vingt-trois minutes, remonta sur le bord, où la Mort se trouvait toujours dans ce qu'il percevait comme une délicate situation de sélection. Qui n'en était pas une. Il était en fait pris dans la spirale de la mort. La Vie n'était plus dans son ombre comme une ample preuve tangible de ses qualités. Il n'y avait aucun mur contre lequel tirer le ballon. La Mort était à court de remarques prégnantes. Les demoiselles Arc et Flèche se tortillaient, le regard fuyant. La Mort n'était plus le porte-parole de la Vie. Il commençait à se répéter et, lorsqu'il souligna pour la troisième fois combien son vernis à ongles lui seyait au teint, mademoiselle Flèche bâilla.

La Mort s'était du reste rendu à l'évidence de ce fait notoire : elle avait seize ans, il avait seize ans, et à ce stade, les garçons avaient mentalement deux tours de retard sur les filles et étaient de toute façon, sur le plan de l'érotisme, complètement à l'ouest, en tout cas la Mort ; quand Tommy passa, mademoiselle Arc jeta un coup d'œil discret sur le maillot de bain municipal et la Mort trouva enfin un nouveau sujet de conversation.

– Vous auriez dû voir son costume, dit-il.

Mais il fut le seul à rire, car Tommy était pour le moins bronzé et sa banane à la Gene Vincent s'était fait la malle autour des quatre cents mètres, Tommy lui retourna un sourire sardonique et mademoiselle Arc employa tout son regard, qui aurait fait germer des roses d'os dans du béton, et, à cet instant précis, l'heure de charme de la Mort fut définitivement révolue, il fut sauvé par le gong ou par un maître nageur qui s'était aperçu qu'il portait des Creepers au bord de la piscine et ça, ça valait perpète, alors, passablement mécontent, le maître nageur le prit par le bras, le hissa par-dessus la haie basse et l'informa qu'il pourrait revenir l'an prochain s'il osait, et les demoiselles Flèche et Arc poussèrent un soupir de soulagement et cette dernière demanda à Tommy s'il avait vu *La Fureur de vivre*, parce qu'il ressemblait à Sal Mineo, mais il secoua gentiment la tête.

– J'ai un rendez-vous.

Il alla au vestiaire, se rhabilla, rapporta le maillot de bain, quitta la piscine de Frogner et traversa le parc jusqu'à Vestre Gravlund, il erra lentement sur le sentier gravillonné du cimetière, tout en mémorisant à mi-voix les pierres tombales, s'étonnant des titres et des noms, des vies courtes et longues, puis, comme toujours, il resta en révérence recueillie devant la modeste pierre naturelle de l'ouvrier textile Jensen. Il y avait dans ce titre une grande dignité, une fierté oppositionnelle, un poing serré intransigeant qui s'était abattu sur les chasses éternelles des nantis, qui avait obtenu par la force un peu de terre entre un sous-directeur et un chef de bureau, titres dans lesquels Tommy croyait entendre un douloureux cri de déception. C'étaient les empreintes digitales tapageuses des seconds couteaux sur marbre blanc somptueux.

Tommy *avait* un rendez-vous. Il alla à la tombe non entretenue de l'inspecteur des douanes Svenssen. Svenssen avait

atteint cinquante et un ans, il était le fils de Per et Linda. La concurrence était maigre dans la course aux faveurs de l'inspecteur des douanes Svenssen. Tommy se tenait tête baissée au-dessus d'une vie ayant duré cinquante et un ans et culminé dans le titre d'inspecteur des douanes, vie sans doute terne et solitaire, entrecoupée de dîners du dimanche chez Per et Linda, qui étaient morts quelques années avant leur fils. Il était le dernier sur la pierre. C'était en 1950 et il n'y avait plus de place pour quiconque. Mais on avait pris soin de la sépulture jusqu'à l'année précédente. Quelqu'un avait planté des pensées. Quelqu'un avait déposé une couronne aux alentours de Noël. Tommy venait à intervalles irréguliers depuis 1952, arrachait quelques mauvaises herbes, posait une bougie, pour ainsi signaler à l'inconnu qu'il ou elle n'était pas seul à penser à l'inspecteur des douanes Svenssen. Mais sa curiosité était piquée. Il voulait savoir qui était l'autre. Il avait envisagé de faire surveiller la tombe. Personne n'était venu depuis mai, mais Tommy avait follement fantasmé sur cet autre. Était-ce un fils illégitime, un assassin perclus de remords, un amour d'enfance ou peut-être un sous-directeur des services des douanes, dont les sarcasmes meurtriers avaient fait basculer Svenssen dans la folie et dans une mort bien trop prématurée, l'un des nombreux seconds couteaux qui avaient contribué à courber l'échine de l'inspecteur des douanes Svenssen un peu plus chaque année, qui avaient découvert le maillon faible de la chaîne, l'inspecteur travailleur et consciencieux qui faisait toujours ce qu'on lui demandait, mais avait peut-être une chanson dans la tête, un petit compartiment étanche abritant le rêve de casser un œuf à contretemps, de supprimer une étoile de la Voie lactée, un compartiment trépidant, qui chaque jour maintenait Svenssen en vie de neuf heures à quatre heures, mais, dans un instant d'inattention, Svenssen s'était abandonné à une expression rêveuse de trop, au beau milieu des heures de travail, et la chose avait été découverte

par le sous-directeur qui s'était rendu à l'insaisissable évidence qu'il ne deviendrait jamais directeur des douanes. La possibilité avait peut-être existé, mais il s'était fait doubler sur la ligne d'arrivée par un sous-directeur plus jeune et devait se venger de cette grossière injustice, il baissa ses lunettes de lecture sur le bout de son nez, regarda autour de lui, nota les golfes temporaux dégagés et les lèvres pleines de Svenssen, il ne supportait pas les golfes temporaux dégagés et les lèvres pleines, et puis il captura l'expression illégale de Svenssen, et quand celui-ci alla aux toilettes, il ôta ses chaussures et le suivit, se coula de l'autre côté de la porte, s'assura que Svenssen était dans son box, plaqua son oreille contre et écouta, et du box étroit provenaient de petits gémissements de bonheur, un fredonnement bas, des soupirs contents, sans lien bien sûr avec la sexualité, le sous-directeur n'eût rien pu y faire, ceci était bien pire. Il était évident que l'inspecteur des douanes Svenssen allait aux toilettes pour être heureux. Point final. Autrement dit, Svenssen avait quelque chose que le sous-directeur n'avait pas et n'aurait pas. Au nom de la justice, il fallait ajouter, songeait Tommy, que le sous-directeur était marié à une maîtresse femme, qui, le jour où il était rentré en annonçant qu'il n'était pas devenu directeur des douanes, l'avait contemplé avec mépris, une maîtresse femme restée dans ce mariage pour les enfants, qui avaient donc été élevés dans son esprit, et s'étaient *ipso facto* éloignés de leur géniteur, de sa pédanterie, de ses sarcasmes replets, de sa froideur sèche, schéma qui tous les ans culminait pendant les fêtes de Noël, quand il fallait casser les noix et que le sous-directeur recouvrait le sol du salon de journaux et ordonnait : « Casse ! »

Le sous-directeur avait très probablement été la perte de l'inspecteur des douanes et, à la mort de Linda et Per, originaires du coin de Kongsvinger, s'était écroulée une partie du fragile fondement de son existence, les repas dominicaux. Il était enfant unique et ses parents se félicitaient qu'il soit

devenu quelque chose, mais ils ignoraient qu'il aspirait à plus, que son rêve comptait plus que n'importe quel titre, que ce rêve pouvait allumer un bûcher flamboyant, le tout comme rançon d'une vie misérable, sous le sous-directeur, qui chaque jour accentuait la pression, augmentait la dose de terrorisme psychologique, concentrait de fil en aiguille l'essentiel de son travail sur son entreprise de destruction de l'inspecteur des douanes Svenssen, un combat à la vie à la mort entre rêve et fer, c'est ce que c'était, et le sous-directeur sortit légèrement victorieux de cette bataille. Il resta seul représentant de la vie le jour où l'inspecteur des douanes mourut tout simplement de lui-même, pas de sa propre main, mais de lui-même. Le sous-directeur nota que, pour la première fois, Svenssen ne se présentait pas au travail à l'heure attendue. Il lui manqua aussitôt. Le sous-directeur regrettait cette créature pleine d'abnégation qui avait dérobé un secret qui lui était inaccessible. Sitôt les heures de travail terminées, il se rendit chez Svenssen, qui vivait dans le petit appartement de ses parents, appuya fortement sur la sonnette, appuya d'un geste brutal et suppliant, mais il suspectait le pire. Il s'en doutait depuis neuf heures ce matin-là, quand la chaise de Svenssen était restée vide. Il fit appel à la police. Qui força la porte. L'inspecteur des douanes Svenssen gisait mort dans le lit double de Per et Linda, le plus petit lit double de Norvège. Il gisait mort sous la couette à grosses fleurs. Aux funérailles, le sous-directeur était seul au premier rang. Derrière lui se trouvaient deux inspecteurs des douanes. Il ne se passa pas longtemps avant qu'il se mette à importuner son entourage avec des histoires nostalgiques sur son ami le plus proche, l'inspecteur des douanes Svenssen, et sa femme, la maîtresse femme légèrement prognathe, trouva invraisemblable que l'homme de la maison, elle le prononça avec dédain, « l'homme de la maison », ait eu avec une autre personne des contacts si intimes qu'ils relevaient de la notion d'amitié.

Les choses allèrent au point où le sous-directeur se mit à parler de « la tombe ». Il devait aller à « la tombe ». La maîtresse femme quitta alors le foyer avec leurs enfants plus ou moins adultes, ouvrit un magasin de fleurs et prodigua toute la chaleur qui lui restait à ses fleurs et plantes, tandis que le sous-directeur remarquait à peine son absence. Il se concentra pleinement sur la tombe de Svenssen, s'y rendait quotidiennement, s'en occupait, arrachait les mauvaises herbes, plantait des fleurs, déposait des couronnes pour les fêtes et payait la concession. C'est là que s'arrêta l'imagination de Tommy ce jour-là. À présent, le sous-directeur était probablement mort. Personne n'était venu depuis mai. On aurait pu croire que le destin de l'inspecteur des douanes Svenssen était désormais entre les mains de Tommy. Tommy le souhaitait. Mais il savait malgré lui qu'il s'agissait là d'un détour, d'un report, d'une dernière halte, car dans son champ de vision, cinquante mètres plus loin, était enterré le chien, pas un setter maltraité comme l'inspecteur des douanes Svenssen, mais le chien même de l'aventure de Tommy, là-bas était enterré son père, Grand-Tom.

Jamais il n'allait à la grande pierre naturelle que Lister avait érigée à la mémoire de son mari, le délateur, le boucher et le boxeur, une grande pierre verte, noueuse, rapportée de Hadeland, et placée dans l'ombre éternelle des sapins serrés bordant la ligne de tramway. Tommy avait des frissons dans le dos. Il essaya de conjecturer davantage sur l'inspecteur des douanes Svenssen. Sans succès. Il était vide. Il avait fait des cauchemars sur l'explosion que pouvait déclencher sa simple présence, sur Grand-Tom pulvérisant son urne, sa tombe, prenant la grande pierre sur sa tête et devenant LE VENGEUR. La scène ne correspondait pas à l'image que Tommy avait de lui, qui était une photographie concrète, un tonneau trapu, aux bras d'une longueur exceptionnelle, noiraud, les gants de boxe aux mains. Bien, s'était dit Tommy. C'est bien qu'il ait eu les gants de boxe aux

main. Mais sur la photo, il avait un large sourire, son père, il riait face à l'appareil, avec des épaules comme des boulets senior, il hurlait de rire, et Tommy se souvenait de son rire et la photo prenait vie. « Il riait et riait encore, disait Lister. À en pleurer », disait Lister. Ses yeux n'étaient plus que des fentes brillantes et il prenait Tommy, non, il prenait Petit-Tom et le lançait en l'air, haut, le rattrapait dans ses gants, en souplesse, le relançait, Tommy était pétrifié, les gants lui évoquaient de gigantesques rognons.

« Allez, petit, beuglait la grande bouche sous le gant. Allez, Petit-Tom, voyons ce que tu as dans le ventre, mon minou, mon coquillage. » Souvent, Tommy ne savait plus où il en était, Lister avait-elle raconté la scène, s'était-elle produite, était-ce un pur fantasme ? Mais à cet endroit précis s'enchaînait le cauchemar, car derrière lui se trouvait un mur de marbre noir, pour l'heure sans inscription funéraire, et son père le lançait en l'air encore une fois, comme pour servir, presque, avant de frapper de toute sa puissance, un direct du droit qui expédiait Petit-Tom droit dans le mur, et le sang giclait et Tommy ne voyait pas, mais il entendait le rire content de son père et sa voix rauque qui faisait : « Bien, mon minet, tu as bien réussi, mais on le refait encore une fois, hein. »

Voilà qu'il se tenait là, à cinquante mètres de distance. La sépulture de son père était toujours bien entretenue, mais il se moquait de savoir qui s'en occupait. En des jours meilleurs, il s'était risqué plus près, faufile, presque jusqu'à la tombe, à dix mètres, peut-être, toujours avec le soleil dans le dos et les poings serrés, mais sans son Luger, Tommy était resté à secouer sa mèche d'un air de défi, et il était préparé à de la haine authentique, c'était pire quand son père venait avec de l'amour, quand Grand-Tom sortait des ombres en pleurant, plein de remords, demandant pardon. Cette version appartenait aux cauchemars les plus pénibles, il était difficile de s'en défendre, s'il arrivait les

bras grands ouverts, les yeux ruisselants, hurlant d'amour. Bordel de merde ! songeait Tommy, ce gars pouvait arriver avec n'importe quoi, haine ou amour, cela lui glissait dessus comme l'eau sur les plumes d'un canard.

Mais aujourd'hui, il s'arrêta avec une tennis levée, comme un chat chassant la souris, il entendit un bruit, un signal indéfinissable qui lui fit reposer le pied et s'accroupir derrière la modeste pierre tombale de l'inspecteur des douanes Svenssen. Le long de la ligne de tramway, dans la pénombre des sapins, arrivait une femme en trench-coat gris, avec un foulard sur la tête et des lunettes de soleil. Le pas vif et déterminé, elle fonçait vers la sépulture de son père. Tommy savait que c'était sa destination. Sa démarche résolue et son allure tirée à quatre épingles l'indiquaient. Tommy s'agenouilla. Il se coucha sur la tombe de l'inspecteur des douanes Svenssen comme le chien en deuil qu'il n'était pas, regarda derrière la pierre et vit que la femme se tenait devant la sépulture de son père. Immobile, les paumes jointes.

Elle ne regardait pas autour d'elle. Elle ne regardait pas absolument pas autour d'elle. Elle ne priait pas. Son visage était frais et rose sous ses lunettes de soleil. Elle alla sur la tombe même, écarta les jambes, souleva son manteau, le remonta sur ses cuisses et pissa sur la tombe de Grand-Tom. Ce faisant, elle regardait dans le vide. Elle n'accorda pas un coup d'œil au résultat. Tommy croyait entendre le lointain ruissellement. Il n'était pas certain qu'elle savoure son acte, mais son visage s'adoucit, ses épaules s'abaissèrent et son corps se détendit. On aurait dit un rituel. Une chose qu'elle avait déjà faite. Qu'elle devait faire. On aurait dit qu'on ne pouvait pas l'arrêter. Cela ressemblait à une expression vraie. On aurait dit qu'elle était sincère. Elle piétina délicatement hors de la sépulture. Couché sur celle de l'inspecteur des douanes Svenssen, Tommy tremblait de tout son corps. Elle repartit le long de la ligne de tramway. Le personnage avait été menaçant en arrivant. Il était désormais paisible.

Tommy envisagea de la suivre, de découvrir qui elle était, pourquoi elle agissait ainsi. Mais elle, la femme étrangère, l'aurait reconnu, à un œil brun, à un nez dévié, à un doigt ressemblant à un doigt de fabricant de saucisses qui un jour avait peut-être pointé sur une autre personne. Les traits de Grand-Tom, chaque cellule, étaient gravés dans la conscience de cette femme. Et puis la haine avait disparu désormais. Pendant quelques minutes, la haine avait été présente, elle avait gonflé, brûlé. Elle n'était plus là à présent. La femme quitta le cimetière.